

Poésie et Prose chez Saʿīd ʿAql (1912 - 2014): Ou une apothéose de la créativité littéraire

I. En guise d'introduction.

Saʿīd ʿAql est mort, celui qui est devenu une légende, sans laquelle il est difficile d'imaginer le Liban, le pays des cèdres qu'il a chéri tant, et sans lequel il ne pouvait vivre. Il n'est pas de mon intention de répéter ici les pages que je lui ai consacrées, dans mon livre "Les magiciens du mot et l'importance de leurs œuvres pour une politique de convivialité, sans conflits politiques et religieux, dans le monde arabe".¹ Bien sûr il est un vrai "Magicien du Mot", puisque il a des qualités qui le distinguent des autres et font qu'il représente une perfection rare aussi bien en poésie qu'en prose. Et il n'est pas du tout exagéré de le mettre à part, du fait qu'il se distingue par de telles qualités d'une manière spéciale. Mes mots, qui ont vu le jour quelques petits mois, même quelques semaines, avant qu'il nous quitte, est une dette que je lui dois, un devoir que le Liban mérite.

Et dans mon hommage mon but est de montrer par quelques réflexions sur certaines de ses œuvres, sur des passages tirés de sa production, dans les deux domaines mentionnés ici, comment ses écrits témoignent d'une perspicacité particulière, d'une maturité d'esprit qui l'accompagne depuis ses premiers livres, qui, dans leur diversité étonnante, mettent en évidence un esprit hautement cultivé, ouvert tôt et de plus en plus aux cultures du monde, aussi bien oriental qu'occidental, antique et moderne, comme chez aucun autre parmi les écrivains, les poètes dans le monde arabe moderne. Tout ce qu'il touche en est un témoignage bien éloquent. A ce sujet, il est bon d'attirer l'attention sur un livre d'hommage, offert au poète de Zahlé, à l'occasion de son 92^e anniversaire (en 2004), par un autre grand libanais de la poésie, Georges Ghurayyib, sous le titre *Maʿ Saʿīd ʿAql*.² Car il est un impératif de pousser à réfléchir sur ce géant de la culture au Liban, en le lisant sérieusement, car il a des merveilles à offrir au monde surtout libanais: de quoi se réveiller, pour éviter une

¹ Livre qui paraîtra bientôt dans les publications de la Faculté de Philosophie et des Sciences Sociales de l'Université Saint - Esprit de Kaslik, Jounieh. Comme première partie, suivie de deux autres sur al - Akhtal al - Ṣaghīr et Ilyās Abū Shabaka. Une bibliographie détaillée, sur les trois poètes, est amenée à la fin de ce livre. De là l'économie ici, pour éviter de surcharger cet article.

² Georges Ghurayyib : *Maʿ Saʿīd ʿAql*, al - Dāmūr, 2005.

catastrophe globale, maintenant que tout autour du pays des cèdres est en ébullition. Les auteurs de ce livre insiste sur le génie particulier, qui se déplace sur les branches des genres littéraires, surtout lyrique, "vers lequel on revient à n'importe quelle époque, et dans n'importe quelle situation. Et s'il avait vécu avant notre époque, les critiques se seraient lancés à aller dans les profondeurs de ses poèmes lyriques (*ghazal*)", comme on va à la recherche des minéraux les plus nobles (*Yutashawwafu ilayhi fī ayyi ʿahdin, wa - bi - ayyati ḥālatin, wa - lau wudjida qabla l - ʿaṣri la - dhahaba l - nuqqādu fī stiḡṣāʾi aghzālihi ka - mā yufattashu ʿan ashrafi l - maʿādini*).³

II. Une oeuvre intemporelle.

C'est en me référant à de telles données, que j'ai toujours fait miennes, depuis que j'ai commencé à lire, à enseigner d'abord langue et littérature arabe au début es années 1960, que j'ai commencé à réfléchir sur l'apport énorme pour langue et culture que les grands libanais ont mis à la disposition de leurs concitoyens et enrichi par là, d'une manière énorme, que je ne pouvais, au début, juger à sa juste valeur, vu qu'il me fallait développer mes connaissances préliminaires, eh bien, grâce à mes lectures incessantes des grands textes, auxquels appartenaient non seulement ceux de Djubrān, mais bien sûr quelques poèmes de Saʿīd ʿAql. Déjà tôt, et avant de me lancer dans des travaux systématiques sur les grands auteurs modernes, j'ai vu dans ses textes des qualités exquises, qui correspondaient à ce qu'on m'avait enseigné, dans ma première formation universitaire, dans les cultures européennes classiques et modernes. C'est pourquoi je suis convaincu que lui a les qualités que La Bruyère demandait à l'écrivain d'avoir, si l'on voulait être rangé parmi les grands créateurs des oeuvres d'art. En effet, il n'y a pas quelque chose de plus beau que l'opinion d'un maître de la littérature française classique, un véritable « spectateur de la vie », comme l'a nommé Louis Van Delft, dans sa présentation de la nouvelle édition très soignée, avec commentaires et notes, des « Caractères ».⁴ La Bruyère attire d'abord l'attention sur la perfection dans une oeuvre, représentée admirablement bien par « les Anciens » :

« De même on ne saurait en écrivant rencontrer le parfait, et s'il se peut, surpasser les Anciens que par leur imitation. Combien de siècles

³ Georges Ghrayyib: *Maʿ Saʿīd ʿAql*, 18.

⁴ La Bruyère, *Les Caractères*. Présentation et notes Louis Van Delft, Paris 1998.

se sont écoulés avant que les hommes aient pu revenir au goût des Anciens, et reprendre enfin le simple et le naturel ».⁵

Car ce qui compte n'est pas seulement de dire, d'informer, de conter pour informer, ce qui est aussi légitime, nécessaire même, mais ne forme pas une œuvre d'art, qui doit avoir à sa base d'autres critères, pour convaincre, édifier, développer :

« Tout l'esprit d'un auteur, écrit toujours La Bruyère, consiste à bien définir et à bien peindre. Moïse, Homère, Platon, Virgile, Horace ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images : il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement »⁶. Et plus loin, il ajoute : « Un bon Auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord et sans effort ».⁷

A ces citations La Bruyère assure sans aucun doute un fondement inébranlable que beaucoup d'auteurs européens, d'Allemagne, de France et d'ailleurs, auraient adopté sans hésiter, car tous leurs textes tournent justement autour de la perfection qui vit dans les textes des grands auteurs classiques, les auteurs du passé, qui ont tout décrit avec une plume magique, et ont excellé, justement « par leurs expressions et leurs images » ; c'est pourquoi leurs textes perdurent et ne vieillissent pas.

Sa'īd 'Aql, je l'ai déjà écrit dans mon livre sur « Les Magiciens du Mot », est à cet égard entièrement en bonne compagnie, et il n'est pas seulement important pour notre présent, mais il restera omniprésent demain et dans tout l'avenir, tant qu'il y aura des gens désireux

⁵ La Bruyère, *ibid.*, 135, n° 915.

⁶ La Bruyère, *ibid.*, 135, n° 914.

⁷ La Bruyère, *ibid.*, 136 – 137, n° 917.

d'apprendre, de développer sous son égide, comme l'a dit si bien Georges Ghrayyib dans son livre, d'abord :

Kunta l-mu'allima fi arḍin nuqaddisuhā
tabāraka l-qaulu fī kahnūti mu'tamani
‘Alā yadayka tanādaynā fa-kunta lanā
hidāyatan turtadjā laulāka lam takuni
‘Abba’ta adjniḥatan bi-l-rīshi fa-ntalaqat
*tuqāwimu l-rīḥa fī ‘aṣrin mina l-fitani.*⁸

« Tu étais le maître sur une terre que nous sanctifions, loué soit le Mot dans le Sacerdoce d'un dépositaire.

Par l'intermédiaire de tes mains nous nous sommes appelés, et tu fus pour nous une orientation souhaitable, qui, sans toi n'aurait pas été possible.

Tu remplis de plumages des ailes et elles s'envolèrent, résistant au vent, dans une époque de perturbations ».

Et puis il ajoute, en parlant de la « plume du poète », les mots suivants:
Qalamun li-Sa'īd 'Aql, qāla li-l-ghazali kun khallāqan fa-kāna . . .
dhālika lladhī qulta fīhi : mahmā ḥāwalū an lā yunṣifūhu, fa-l-‘aṣru
‘aṣruhu . . . damaghahu bi-khatmihi – shā'ū am abaū ! . . . wa-mahmā
*ḥāwalū an yartaddū bihi ilā māḍin, fa-l-ghadu bihi ātin . . .*⁹

« Dans ton livre-ci . . . il y a trois plumes, qui écrivent **magiquement** » :

La première : « Une plume de Sa'īd 'Aql, qui a dit à la poésie du ghazel : sois créative et celle-ci le fut . . . Celui - là à propos duquel tu as dis : quoiqu'ils essaient de ne pas lui être équitables, l'époque restera son époque . . . (car) il lui a apposé son sceau – qu'ils le veuillent ou non ! . . . Et quoiqu'ils essaient de le ramener vers un passé (révolu), le jour à venir le ramènera (à nouveau) . . . ».

C'est en revoyant l'oeuvre de l'auteur, qu'on présente en général comme poète seulement, alors qu'il est un des meilleurs prosateurs comme on le verra plus loin, que j'ai décidé de voir ce que lui pense de ce problème et comment il définit la littérature en général, c'est – à – dire en définitive ce qu'on appelle « oeuvre d'art », comme celle – ci

⁸ Ibid., 253.

⁹ Ibid., 10.

est présentée par Thiele, qui se réfère aussi à la poétesse allemande Caroline Schlegel (1763 – 1809), en ces mots :¹⁰

„O mon ami, répète – le - toi sans cesse, combien courte est la vie et que rien n'est aussi réel qu'une œuvre d'art. – La critique finit par tomber, les relations corporelles s'éteignent, les systèmes changent, mais, si le monde une fois s'enflamme comme une escalope de papier, à ce moment – là les œuvres d'art seront les seules étincelles qui iront dans la maison de Dieu, - puis ce n'est que là que viennent les ténèbres ».

Voici donc un acte de foi audacieux, imperturbable qui représente un monde européen ancien, dans lequel l'homme de lettres, le poète surtout (et Madame Schlegel était une poétesse) était le décor de la vie intellectuelle, le guide des cercles et des salons de culture, qui groupaient des représentants de spécialités bien différentes. Et c'est bien cela qu'entend mettre tout à fait en évidence le grand spécialiste de la littérature française moderne, Paul Bénichou : un côté particulier chez le poète, un côté prophétique que Bénichou fait vivre si éloquemment déjà dans les titres de certains de ses travaux lumineux sur les auteurs français modernes : « Le temps des prophètes », où il atteste que « toutes les doctrines accordent alors une fonction spécialement haute au poète et à l'artiste; elles entendent ajouter à leur crédit l'auréole du beau : Poésie et Art sont le seul firmament du monde nouveau, l'unique couronne mystique de l'Esprit dans le siècle commençant ».¹¹ La poésie revêt alors, comme chez Djubrân, « la notion de sacerdoce esthétique », elle est placée au sommet de tout.¹² Ou alors, déjà dans le titre d'un autre ouvrage : « Le sacre de l'écrivain », où Bénichou apporte le témoignage d'un Ronsard qui parle de « poètes divins », et où il met en évidence que le credo de l'homme de lettres était « en quête d'un sacerdoce laïque »,¹³ car le poète est « sacré ».¹⁴ Et combien toute l'histoire de la littérature arabe atteste cette mise extraordinaire en scène, sur quoi j'insiste depuis de longues années.¹⁵

¹⁰ Johannes Thiele, *Die großen deutschen Dichter und Schriftsteller* (= Les grands poètes et écrivains allemands), Wiesbaden / Allemagne, 2006, 5.

¹¹ Paul Bénichou: *Le temps des prophètes*, Paris 1977, 11 – 12.

¹² Paul Bénichou, *ibid.*, 489, 490.

¹³ Paul Bénichou : *Le sacre de l'écrivain*, Paris 1985, 14, 23 sqq., 32.

¹⁴ Paul Bénichou, *ibid.*, 49 sqq.

¹⁵ Voir p. ex. R. G. Khoury, *Poesie et prophétie. Convergence et lutte; le même, Passé et présent de la culture arabe. Ou tradition, modernité et conservation d'identité*, selon Djubrân Khalil Djubrân, Neckarhausen

Bien sûr que le poète joue un rôle spécial dans cette « oeuvre d'art » ainsi définie. Mais il y a la prose naturellement qui a sa place d'honneur dans cette constellation littéraire. Et ici il sera question des deux, comme déjà mentionné plus haut.

III. L'amour de la liberté : qualité essentielle de sa créativité.

Je n'aimerais pas revenir ici sur la place spéciale qu'occupe la liberté chez Djubrān, un grand modèle pour Sa'īd, non seulement dans ce domaine ; mais je voudrais présenter un petit poème exquis de lui, qu'il met en tête de sa « *tragedie poétique* » *Bint Yaftāḥ* , car il résume parfaitement bien ce que le grand libanais a fait, fera et aurait sans aucun doute fait, s'il avait à refaire ; avec comme titre :

Al - Hurriyya

Djurḥun 'alā l - nūri l- hawānu wa - ma'ātimun ma'ahu l - djanānu ;
Wa – la -aḍlu' u l - aḥrāri ābādun ṣaghīrātun
ḥisānu,
In yastabidda bihā l – zamānu yughanni thauratahā l –
zamānu.
Lī mithla ghayrī bi – l - 'ulā l – mi'nāfi, marman wa -ftitānu ;
Anā lā adhillu, wa – fi djabīni l - shamsi yabdū lī
makānu !¹⁶

« Une blessure, à la lumière, c'est un abaissement, et des enterrements accompagnés par le coeur ;
 Et les côtes des hommes libres sont des éternités, (mais) petites et belles,
 Si le temps s'en empare arbitrairement, (c'est) le temps qui en chante la révolte.
 J'ai, comme d'autres, dans les hauteurs (encore) intactes un but visé et un enchantement ;
 Moi je ne m'abaisse pas, et dans le front du soleil apparaît pour moi une place ! »

(Heidelberg) 1997105 – 130, surtout 127 – 130 ; le même, Gibran (Djubrān): grand citoyen du monde et son apostolat culturel, in: G. K. G. Pionnier de la Renaissance à venir, Publ. Univ. Saint - Esprit de Kaslik, Fac. des Lettres 2006, 103 - 133 (surtout IV / 1, 113 sqq. : Le poète grand chantre de l'amour et son rôle sacerdotal); le même: Les magiciens du mot et l'importance de leurs œuvres pour une politique de convivialité (v. .

¹⁶ Sa'īd 'Aql: *Shi'ruhu wa l -nathr*, I, Bint Yaftāḥ, Nūblīs, Beyrouth 1991,120.

Voilà un acte de foi en la liberté absolue dont le poète a disposé, et disposé toute sa vie. Ce sentiment ne l'a jamais quitté, sans pour autant s'attaquer à d'autres, vouloir les malmenés ou leur faire du mal, alors qu'on l'a assez attaqué, souvent aussi mal compris. Il a résisté, car il savait qu'il se comportait comme on l'attend d'un véritable apôtre de la culture et de l'humanité. A l'instar de ceux qu'il a qualifiés seulement de (*mithl ghayrī / comme d'autres que moi*). Et sans doute il pensait avant tout aux grands héros de la liberté, et à leur tête Djubrān, qui a laissé dans sa description d'elle les images les plus frappantes. Et il est intéressant d'amener à ce sujet, un petit passage d'*al-Arwāḥ al-mutamarrida*, de *Khalīl al-kāfir*,¹⁷ entre autres, qui montre un engouement spécial de Djubrān pour elle, de manière plus qu'évidente. Il s'agit de Khalīl lui-même qui remporte un triomphe grandiose sur ses persécuteurs, et, comme mû par une force prophétique, devient le porte-parole de l'auteur et annonce ses sentences sur un ton des plus bibliques qui puissent exister dans la littérature arabe moderne, dans une mise en scène particulièrement messianique, à l'édification de laquelle il fait participer la nature elle-même :

« Il prit la pose d'un prophète,¹⁸ qui écoute les hurlements des siècles, et ses traits se changèrent et ses yeux se dilatèrent et, comme si son âme avait vu toutes les nations de l'Orient marcher, en traînant les chaînes de la servitude dans ses vallées ; alors il leva les mains vers le ciel, et, d'une voix qui ressemble au bruit des vagues, s'écria :
 Du fond des profondeurs nous t'appelons, ô liberté, écoute-nous alors. Des coins de ces ténèbres nous élevons nos mains vers toi, regarde-nous. Et sur ces neiges nous nous prosternons devant toi, aie pitié de nous alors. Devant ton trône imposant nous sommes debout, déployant sur nos corps les habits de nos pères, tout tachetés de sang, couvrant nos cheveux de la terre des tombeaux, mêlée de leurs restes, portant leurs épées qui ont transpercé leurs foies, haussant les lances qui ont traversé leurs poitrines, traînant les liens qui ont fait périr leurs pieds, poussant des hurlements qui ont blessé leurs gorges, sortant des lamentations qui ont rempli l'obscurité de leurs prisons, priant une prière qui jaillit des douleurs de leurs cœurs ; écoute, ô liberté, et exauce-nous. . . Tourne-toi, ô liberté, et regarde-nous . . . Regarde, ô

¹⁷ Djubrān: *al-Mu'allafāt al-kāmila*, I, *al-Arwāḥ al-mutamarrida*, éd. Nāzik Sāba Yārid (citée ici), Beyrouth 1992, 154 – 196.

¹⁸ Ibid., *al-Mu'allafāt al-kāmila*, I, *al-Arwāḥ al-mutamarrida*, ibid., 191, 4 sqq.

liberté, et aie pitié de nous. Dans les écoles et les bibliothèques la jeunesse désespérée t'adresse la parole, dans les églises et les mosquées te sollicite le Livre délaissé, et dans les assemblées la Loi négligée implore ton secours ; aie pitié de nous, ô liberté, et sauve-nous. »¹⁹

Voilà la liberté qui a joué son rôle grandiose aussi pour Sa'īd, d'autant plus qu'il pense bien sûr de même à son compatriote mort à New York, lorsqu'il emploie des images que Djubrān adorait répéter, dans ses appels à ses contemporains orientaux, en leur disant de marcher fièrement « devant la face du soleil »²⁰.

IV. Données personnelles sur les caractéristiques de la création en poésie et en prose chez Sa'īd 'Aql.

Après cette mise en scène spectaculaire, qui résume un engagement constant pour sa conviction personnelle, on peut passer à ses pages exquises, dans lesquelles il présente sa pensée concernant la poésie, menée au début de sa deuxième pièce, *al - Midjdaliyya*,²¹ de son premier volume; sous le titre *Fī l - shi'r*.²² Bien que le titre se rapporte à la poésie, il est question des deux genres, de manière générale, ce qui l'amène à choisir ce qui convient le mieux à ses sujets, ce qui leur est le plus caractéristique. Il ouvre ses réflexions là - dessus par une petite introduction explicative sur la nature de la prise de conscience que l'on a de quelque chose et de son contraire, à l'aide de la rose d'un côté et de la belle femme de l'autre, qui est consciente de sa beauté, alors que la rose ne l'est pas de son arôme.²³ Et il conclut que "la non prise de conscience dans l'homme est une capacité et non une prise de conscience particulièrement aiguë. Personne d'autre ne s'étonne de cela, à moins qu'il ne soit non expérimenté dans les affaires de la raison". Et c'est là qu'on comprend jusqu'où le chemin le mène dans de tels propos: appliquer cela à "celui qui écrit, ou prononce un discours ou raconte, même si cela est une seule fois, un entretien attrayant, ne l'ignore pas en tant que vérité fixe. Nous, lorsque nous

¹⁹ Ibid., 193, 9 sqq.

²⁰ Djubrān: *al-Mu'allaqāt al-kāmila*, I, *al-Badā'i' wa - l - tarā'if*, 560; tout le passage amené et traduit par moi dans : *Passé et présent de la culture arabe. Ou tradition, modernité et conservation d'identité*, selon Djubrān.

²¹ Sa'īd 'Aql: *Shi'ruhu wa l - nathr*, I, *al - Midjdaliyya*, 75 sqq.

²² Ibid., 79 sqq.

²³ Ibid., 79 - 80.

parlons, d'après l'opinion de Charles Bally,²⁴ nous parlons de manière inconsciente, nous ne pensons pas à des milliers de représentations, que notre esprit enchaîne dans chaque phrase que nous commençons: de manière inconsciente nous choisissons les vocables qui sont le plus proche de la compréhension ou qui sont plus actifs dans l'intelligence. De manière inconsciente nous nous forçons des formes nouvelles, qui n'étaient jamais présentes dans la langue, et nous ne savons pas quelles sont les principes enclavés dans le secret, qu'elle s'est mise à nous révéler dans un petit moment; et plutôt de façon non consciente s'accomplit l'action de celui qui comprend . . ."

Tout cela, avec d'autres détails sur "la force de l'inconscience", pour arriver à son but, c'est - à - dire: "Je vois que la non prise de conscience est la chose capitale des états poétiques. Alors que celle de la prose est la prise de conscience". Ici les données de Sa'īd 'Aql deviennent très intéressantes, car elles décrivent la genèse de la poésie d'un côté, et celle de la prose de l'autre. Ceci justifie des références directes à ses propos arabes:

Qabla ibdā'ī l - sh'ira, bal fī dharwati ibdā'ī, lā akūnu wā'iyān fī dhātī wa - lā wāḥīdan minā l - ashyā'i l - wāḍiḥati. Wa - l - thābitu (wa - yumkinu l - istinādu fī dhālika ilā l - 'ālimi Henri Poincaré)²⁵ anna lā athara fikriyyan dhā qīmatin, riyāḍiyyan kāna am siyāsiyyan, mūsīqiyyan am shi'riyyan, taḥaqqāqa fī l - ḍau'i.

"Avant ma création de la poésie, plutôt au point culminant de ma création, je ne suis conscient en moi - même d'aucune chose qui est claire. Ce qui est bien établi (et l'on peut là se référer au savant Henri Poincaré) est qu'il n'y a aucune trace de pensée qui ait de la valeur, que cela soit sur le plan mathématique ou politique, musical ou poétique, qui se soit réalisée dans la lumière".

Ammā kitābātī l - nathra fa - takūnu natīdjatan li - mā 'aqaltuhu sābiqan, natīdjatan li - mā standjadtuhu min fikrin wa - taṣawwurin wa - 'āṭifatin, tamma bi - tamāmi wa'iyin aḡhartuhu li - l - nāsi mutawassilan al - lughata.

"Quant à ma rédaction de la prose, elle est la conséquence de ce que j'avais réalisé mentalement auparavant, comme résultat de ce à quoi j'ai recouru comme pensée, comme représentation et comme

²⁴ Linguiste suisse genevois (1865 - 1947), disciple de F. de Saussure.

²⁵ Mathématicien français (1854 - 1912).

sentiment, ce qui s'est accompli en toute conscience, que j'ai montré aux gens, en sollicitant l'aide de la langue".

Al – nathru fikarun, wa l – fikratu na‘ihā, wa – huwa ‘awātifu wa – l – ‘ātīfatu na‘ihā. ‘Anaşiru l – nathri djamī‘an ‘anāşiru wa‘yin. Al – nathru fī ṭabī‘atihi wa‘yun bi – wa‘yin. Ammā l – shi‘ru fa – lā.

"La prose est des idées, et l'idée nous en prenons conscience, et elle est des images et l'image nous en prenons conscience, et elle est des sentiments et le sentiment nous en prenons conscience. Les éléments de la prose sont tous des éléments de prise de conscience. La prose dans sa nature est prise de conscience par prise de conscience. La poésie par contre non".

Al – shā‘iru fī dharwati ibdā‘ihi lā tūkhāmīruhu afkārūn, şuwarūn au ‘awātifu, wa – huwa in khāmarahu shay‘un minhā afsada ‘alayhi l – ‘amala. ‘Anāşiru l – wa‘yi . . . lā tal‘abu fī l – shi‘ri ayya daurin ».

"Le poète, au sommet de sa création, n'est pas obsédé par des idées, images ou sentiments, et s'il se laisse emparé par quelque chose de là, il se corrompt le travail. Les éléments de la prise de conscience ne jouent dans la poésie aucun rôle".

Et pour mettre au point ses idées là – dessus il donne l'exemple d'un petit poème tiré d'une certaine revue, avec le commentaire suivant concernant l'effet que laissent sur le lecteur et ce poème et le commentaire dans la revue:

Wa – mā l – farqu ? Al – abyātu ghamaratnā bi - ḥālatin sirriyati l – māhiyyati, lākinnahā tarakatnā ghayra mā kunnā wa – fauqa mā kunnā, raddatnā akthara ta‘ālufan ma‘a ḥaqā‘iqa fī l – kauni thabatin, ammā sharḥuhā fa – lam yazidnā illā ma‘rifatan bihā, a‘ṭānā ‘ilman bi - ḥālati l – shā‘iri, lam yu‘ṭinā l - ḥālata.

"Mais quelle est la différence? Les vers nous ont submergés d'une situation d'essence mystérieuse; néanmoins ils nous ont laissés autrement que nous étions et au - dessus de ce que nous étions, ils nous ont rendus plus en harmonie avec des vérités établies de l'univers; quant à leur explication, elle a augmenté en nous leur connaissance, elle nous a livré connaissance concernant l'état du poète, mais ne nous a pas donné la situation".

*Al – shi‘ru ? Innahu li – sarāti l – ‘aqli, li – ṭabaqatin muṣṭafātin, bi – stiṭā‘atihā l – tadhawwuqu. Ammā l – nathru fa – li – l – talāmidhati – wa – qad yakūnūna khāridja l – madārisi . . .*²⁶

"La poésie? C'est pour l'élite de l'esprit, pour une classe choisie qui est capable de goûter. Alors que la prose est pour les élèves - qui peuvent être en dehors des écoles".

Et on arrive enfin aux motifs qui l'ont poussé à s'adonner une fois à la prose, une autre à la poésie. Et ceci n'est pas sans importance pour le critique littéraire, ou l'historien de la littérature, car nous avons en lui un auteur qui a écrit dans les deux genres, dont on verra la valeur spéciale plus loin: "Que me pousse - t - il, ajoute - t - il, à écrire une fois la prose, et une autre de faire sortir de la poésie? Si je commence un travail, alors qu'en moi bourdonnent des choses, que mes forces de l'âme peuvent atteindre, s'il y a en moi des idées, des images et des sentiments, là on me voit spontanément remplir page après page, en prose. Mais si par contre il y avait dans mon intérieur quelque chose au - dessus de la capacité de ces forces, si mon âme elle - même se trouvait dans une situation au - dessus de la description, pure et sans qu'elle ne soit altérée par une idée ou une image ou un sentiment, (c'est - à - dire) une situation qui peut se rendre elle - même capable de prise de conscience d'elle - même, de manière plus profonde et plus riche, à ce moment - là je me mets à remplir le blanc de mes papiers avec des étoiles brillantes de la poésie".

Et à la question: "Qu'est - ce qui distingue la poésie des autres arts? (réponse): avant de prendre la forme d'une expression, c'est - à - dire lorsqu'elle est encore à l'intérieur du créateur, sans avoir été auparavant mélangée à des moyens d'expression, la poésie seule est capable d'englober la musique, la photographie, la danse, l'architecture et ce qu'il y a encore comme beauté, derrière laquelle est la main de l'homme. . . . Et les arts? Pas d'arts avant l'expression. J'essaie de pénétrer vers l'essence de la poésie, vers sa matière, si le mot se laisse prendre. Pendant que je suis en train de créer, je suis non conscient; donc je ne suis pas capable de reconnaître ce qui s'est passé en moi. Sauf qu'un regard sur ma situation avant et après la création pourrait jeter une lumière sur le secret. Avant et après la création? Mais quand a lieu la phase de la créativité, et combien dure - t - elle ? Commence -

²⁶ Sa‘id ‘Aql, *Shi‘ruhu wa l – nathr*, I, al - *Midjaliyya*, 81 -83.

t - elle dès le premier mot du début du poème, et ne finit - elle qu'avec les mots de la fin? Non, la phase du don important, celle de la non prise de conscience, dure rarement plus que pour quelques vers; elle se détériore rapidement; elle construit, dans tout ce qu'elle construit, la durée d'un vers ou la portion d'un vers . . ." ²⁷

Ainsi, ajoute - t - il, cette phase ressemble " à des situations psychiques pures qui, à peine là, elle est entrecoupée par une idée, une image, un sentiment. Et voici le poète (de là viennent les éléments de la prose dans le poème, dans chaque poème) face à face devant la prise de conscience. L'inspiré continue à transformer et à changer, et il se peut qu'il aille toujours de l'avant, jusqu'à ce qu'il trouve la trouvaille, c'est - à - dire jusqu'au moment où il retourne vers une phase d'inconscience nouvelle, alors que le prosateur va son chemin dans son travail, ne prêtant aucune attention à cela, car le voilà composant de la prose. . . Avant la création me domine ce que j'appelle la mélodie du poème (*nagham al - qaṣīda*). Et le plus elle est haute et sublime, à ce moment - là je sors ce qui est le plus pur. . . Avant la création il y a la domination d'une mélodie, et après elle c'est une impression de fraternisation avec l'univers? Est - ce que cela signifie que la matière de la poésie est la musique? Vraisemblablement. Et la domination de la mélodie est une règle qui ne se trompe pas. Et la science enseigne que l'union avec l'univers ne s'accomplit qu'avec l'ondulation. Et nous savons en effet que ce qui se lie avec l'âme, de la manière la plus forte, ce sont des choses musicales, dont l'aspect naturel est le chant. . ." ²⁸

Quant à "la situation poétique, comment la transporter de moi à celui qui la goûte? J'ai dit: je transporte, et j n'ai pas dit j'exprime, ou je traduis, ou je peins ou je représente ou je rapproche ou j'inverse, ou j'annonce ou je publie, car la chose ne peut pas être formée par d'autre chose. . ." Et avec beaucoup de minutie Saṣīd se lance à expliquer comment le lecteur est confronté à son poème, avec des références à des spécialistes, théoriciens de "l'inspiration". Mais le poète leur reproche "une certaine naïveté" (il s'agit de Mallarmé et d'autres), car, dit - il, "l'inspiration est notre champ complexe admirable, son secret est dévoilé, s'il est étudié dans son état de multiplicité". Et il explique ce qu'il entend par multiplicité en musique, qui est une polyphonie, qui empêche de trouver "une seule voix pour se sentir à l'aise, c'est - à -

²⁷ Saṣīd ḥAql, *Shiṣruhu wa l - nathr*, I, al - *Midjaliyya*, 84 - 86.

²⁸ Saṣīd ḥAql, *Shiṣruhu wa l - nathr*, I, al - *Midjaliyya*, 86 - 87.

dire de laquelle on prend conscience"; ainsi il a recours à la "multiplicité", à la polyphonie musicale, en citant Bergson.

C'est ensuite qu'il répond à la question sur "la manière" avec laquelle il "crée chez le lecteur l'essence de la situation poétique, qu'il crée à sa manière telle quelle". Quant "aux vocables, ils sont les éléments matériels de la poésie, et non des signes purement conventionnels. La langue n'a pas pris sa naissance chez un seul individu ou un conseil d'individus, qui l'adopte de manière (tout à fait) conventionnelle. La langue est le produit (mot à mot: la fille) de l'entente initiale. Ceci a existé parmi les gens, comme il en est aujourd'hui parmi les muets qui ne sont pas sourds, des voix, car c'est la substance de ce qui exprimé. Si la phase de la parole est là, le mot redevient un ensemble de voix plus en équivalence dans la substance et la forme de la substance avec l'objet qu'on veut extérioriser. Ceci est le secret de la formation de la langue, rien de plus. Et c'est le principe que doit suivre la parole".²⁹ Et il se met à discuter de l'écriture « amenant les mots en dehors de cet équilibre dans la substance et la forme de la substance, avec ce qu'on veut extérioriser » , avec ce qui s'en suit comme conséquence pour la poésie. Très intéressantes sont ses remarques sur le poème et sa traduction, dont il rejette le fait « que « la poésie ne peut pas être traduite » en général, sauf « si le but est d'obtenir une égalité dans le sens entre un original et une traduction. Mais par contre la poésie est sûrement traduisible, si l'on veut une égalité entre la situation poétique, que l'original fait ressortir, et la situation psychique que fait ressortir la traduction ». Quant à celui qui « ignore les deux langues, de l'original et de la traduction », il le voit « ressentir, approximativement, la même situation ».³⁰

C'est ainsi qu'il conclut ces réflexions, en considérant « la poésie comme art, c'est – à – dire comme l'un des aspects de la beauté. Alors que les objets de celle -ci et les détails là – dessus sont une autre question. Et il se peut que j'étais en mesure d'éloigner un bout de son rideau avec les mots suivants: la beauté que laisse la poésie, aussi bien pour le poète que pour celui qui la goûte, son fondement est calme pur, où ne s'entrechoquent pas d'idées, d'images et de sentiments; un calme qui rend l'âme, alors que rien ne la surprend ou lui trouble sa clarté, repliée sur elle - même, ses profondeurs sur ses profondeurs, jusqu'à ce

²⁹ *ibid.*, 88 - 90.

³⁰ *Ibid.*, 91 – 92.

qu'elle devient plus en harmonie avec les vérités du monde, pour former plutôt avec les vérités du monde une seule chose, et ainsi la voilà au - dessus de ce monde avec ses douleurs et ses manques, ne cognant aveuglément contre aucun règlement qu'elle ignore".³¹

V. Un génie libanais exceptionnel: une apothéose de la créativité littéraire.

On peut constater à travers ces réflexions que le poète montre là une perspicacité profondément précoce, présentant, analysant et discutant les problèmes, en connaisseur, en maître de son sujet, moyennant une personnalité hautement cultivée, au courant des théories les plus variées sur l'art et la genèse de la création littéraire, dans ses deux genres, aussi bien en poésie qu'en prose. Ceci est très important, même capital pour un auteur qui a laissé une œuvre immense dans les deux domaines. Et ses réflexions là - dessus nous aident à comprendre comment a pu poindre la lumière de sa poésie, avec celle de sa prose, dont il a parlé plus haut. Car le processus de création artistique devient par là plus clair, après la présentation de toutes ces idées, que j'ai voulu à tout prix mettre devant le lecteur, pour attester un génie spécial, dans la culture arabe moderne, qui n'a rien laissé d'important de côté, depuis l'antiquité phénicienne, en passant par les grecs anciens et la culture classique des arabes et celle de l'Occident, sans en profiter. Une analyse serrée de ses écrits très variés en montre une richesse inégalable.

C'est pourquoi on l'a mis au - dessus des autres, non pas par pure fantaisie. Le poète représente quelque chose d'exceptionnel, non seulement au Liban, mais dans le monde arabe moderne; et il faut lui rendre justice, et ne jamais l'oublier, maintenant qu'il n'est plus vivant parmi nous. Stoppons de parler de telle idée privée ou de telle autre; mettons sa vie purement privée de côté, et voyons en toute lucidité la valeur de sa création artistique, qui dévoile des merveilles uniques, car, comme l'a dit plus d'un, ce sur quoi j'aimerais insister ici, Sa^ʿīd ^ʿAql est très rare dans son génie grandiose, celui qui en doute encore, devrait se référer à cette œuvre non seulement poétique, mais aussi à sa prose, dont son auteur est qualifié par Sa^ʿīd Taqī l – Dīn, dans la préface du quatrième volume de la collection de 1991, comme suit :

³¹ Ibid. 93.

Sa'id 'Aql a'zamu man kataba l – nathra fi l – 'arabiyyati ³² (S. 'A. est le plus grand de ceux qui ont écrit la prose en arabe).

Et Antoine Qāzān de renchérir, mettant poésie et prose sur le même pied d'égalité dans la création géniale :

Mā khiftu 'alā nathrihi min shi'rihi, bal 'adjibtu li – thunā' iyyatin fi l – ibdā'i ³³ (Je n'ai pas eu de crainte concernant sa prose de la part de sa poésie, plutôt je me suis étonné d'une duplication dans la créativité).

Quant à Georges Ghurayyib, il se demande à juste titre: *Inna Sa'id 'Aql lā yudrasu fi ahadi bābay al - shi'ri wa - l - nathri munfaridan, idh inna bayna nathrihi wa - shi'rihi niḍālan, wa - fi ḥalbatī l - sibāqi humā farasā rihānin* "S. 'A. ne peut pas être étudié dans l'un des deux domaines de la poésie et de la prose, de manière séparée, car il y a entre sa prose et sa poésie une lutte, et dans l'arène de course toutes les deux sont des chevaux de course". C'est pourquoi, d'accord avec Antoine Qāzān, il ajoute: *fa - lau su'iltu fi ayyi l - bābayni huwa ash'aru, wa - fi ayihimā adaqqu, la - ḥirtu fi l - djawābi* ³⁴ (si on m'avait demandé dans lequel des deux domaines il était le plus doué et dans lequel le plus minutieux, je serais perplexe face à une réponse à donner".

Bien sûr qu'il n'est pas simple de donner une réponse équitable là, car il incarne vraiment la perfection dans les deux genres, s'il est permis d'employer le terme pour des mortels. Mais son oeuvre perdurera, et par là montera vers les hauteurs de la magie sur terre. C'est pourquoi j'ai employé dans mon livre les "Magiciens du mot" ce dernier terme, parce que conçu avant tout pour honorer ce plus grand poète libanais, et bien sûr aussi mes relations de travail scientifique très amical avec l'USEK, j'ai insisté sur la valeur hors - concurrence non seulement de sa poésie, mais aussi de sa prose, qui apparaît comme une prose recréée : L'exemple de la préface de *Shi'r al – Akḥṭal al – Ṣaghīr : Ughniyat al - Djirāḥ wa – l - rimāḥ bi – qalam Sa'id 'Aql* en est un témoignage très éloquent. Déjà avec les premiers mots de cette préface, on peut relever un emploi très poétique de la prose, non que celle – ci soit rimée, mais elle a l'esprit de la qualité linguistique qui est celle de la grande poésie, de la grande littérature : un agencement spécial des mots, pas du tout dans un ordre coutumier, mais sublime.

³² Sa'id 'Aql, *Shi'ruhu wa l – nathr*, IV, 5 (page suivant la page du titre).

³³ Ibid., 7.

³⁴ Georges Ghurayyib : *Ma' Sa'id 'Aql*, 49.

Toutes ces pages respirent ces capacités rares de manier, d'agencer, d'ordonner. C'est pourquoi j'y renvoie ici.³⁵ Si je parle ici de cette préface, c'est parce qu'elle est de 1961, date à laquelle a été publié le (premier) *divan d'al – Akḥṭal al - Ṣaghīr*, dont il met en relief une capacité particulière de soin linguistique.³⁶ ʿAql a écrit ces pages sur la création en poésie et en prose, déjà dans sa première édition d'*al – Midjdaliyya*, c'est – à – dire en 1944, et l'édition complète de son oeuvre en 1991 donne une liste de ses publications, échelonnées, à partir de 1935 (*Bint Yaftāh*, première édition), alors qu'il avait moins de 25 ans, *Qadmūs* deux ans après en 1937, et l'oeuvre avec laquelle nous avons eu affaire ici en 1944, c'est – à – dire à l'âge de 32 ans. Est – ce un âge pour des idées aussi mûres, aussi cultivées, aussi sensées ?

VI. Il faut honorer un apôtre de lumière, un semeur libanais inégalable.

Saʿīd ʿAql est un auteur exceptionnel, et il faut savoir l'honorer, en lui rendant la justice qu'on lui doit, car il a reçu beaucoup de dons, de capacités, qu'il a développés au centuple, et même plus, pour former un exemple vivant d'un génie qui produit, en aimant tout ce qu'il touche, à commencer par sa patrie, qu'il a presque divinisée, comme on le voit dans son oeuvre (et dans sa vie privée tous les jours). Aucun n'est allé aussi loin dans la progagation d'une volonté sans faille, de faire valoir les valeurs de l'histoire culturelle de son pays, qui a semé dans des terres lointaines, construit, bâti sans cesse, pour le bien des orientaux et du monde avec eux. Son ambition (et celle d'autres libanais à côté de lui, comme Djubrān et Mayy Ziyāda) n'a aucune limite, et il l'exprime de manière on ne peut plus belle, poignante, picturale et proverbiale dans *Qadmūs*, un chef – d'oeuvre incomparable avec les mots suivants:

Lā shayʿa fī ṭarīqi l - tumūhi

Qultu annā sa - naqḥamu l- baḥra wa – l – barra,
nadjurru l - futūḥa tilwa l - futūhi,
Wa – mina l – mauṭini l – ṣaghīri, narūdu l - arḍa
nadhri, fī kulli shaṭṭin, qurānā
Nataḥaddā l – dunyā : shuʿūban wa – amṣāran,

³⁵ Voir R. G. Khoury: Les Magiciens du mot, première partie, IV.

³⁶ Ibid., deuxième partie, II. 2. L'infatigable journaliste, en quête de plus de perfection.

*wa – nabnī – annā nasha’ Lubnānā*³⁷

« Rien ne peut se mettre sur la route de l’ambition.

J’ai dit que nous nous jetterons sur la mer et la terre ferme, emportant conquête après conquête,

Et de la petite patrie, nous allons ça et là sur la terre, répandant sur chaque rivage, la semence de nos villages,

Nous défions le monde : peuples et régions, et nous bâtissons – là où nous le désirons – un Liban ».

Ces vers sont le plus cités de cette pièce de théâtre, alors qu’il y en a d’autres aussi beaux, qui les développent davantage et les rendent plus lumineux (*mukaukaba*, comme il l’a dit plus haut de sa poésie qu’il mettait sur papier). Les voici (c’est toujours *Qadmūs* qui parle):

Anā min ummatī risālatu nūrin

tatruku l - waḥsha ghayra dhī azfāri. . .

Mā takabbartu: mashriqu l - arḍi sāḥī,

yauma u’ḥī, wa - maghribu l - arḍi sāḥī . . .

Nazra’u l - mudna, nazra’u l - fikra fī l - arḍi

wa - namḍi fī l - fātihīna mithālā;

Wa - ghadan ta’rifu l - ḥaḍāratu fī Ṣaydūna

*ummān, fa - tanḥanī idjlālā*³⁸

"Moi je suis de mon peuple une mission de lumière, qui enlève à la bête sauvage ses griffes.

Je ne suis pas devenu orgueilleux: l’orient de la terre est mon arène, aussi bien que son occident est (aussi) mon arène.

Nous érigeons les constructions des villes, nous plantons la pensée sur terre, et nous guidons les conquérants en modèle (à suivre).

Et demain la civilisation saura qu’à Sidon elle a une mère, de sorte qu’elle se prosternera devant elle, pour lui rendre hommage."

Et cet autre passage, qui dévoile d’autres qualités pionnières de *Qadmūs*, où il est dit:

Djā’a Qadmūsū bi - l - kitābati, bi - l - ‘ilmi

ilayhim, ilā l - awātī l - ‘uṣūri. . .

³⁷ *Shi’ruhu wa l - nathr*, I, *Qadmūs*, 171 - 172

³⁸ *Ibid.*, 162 - 165.

Wa - ghadan ya^ʿrifūna annā^ʿ alā l - sufuni,
ḥamalnā l - hudā ilā l - ma^ʿmūri
A^ʿadjībun wa - nahnu awwalu man ḥatta
bi - arḍin kaffan, wa - ṭarafan bi - nadjmi! ³⁹

"Qadmūs a apporté l'écriture, la science, à eux, à ces époques barbares; Et demain ils sauront que nous avons transporté, sur (nos) navires, la direction bonne au monde habité.

Est - ce étonnant, alors que nous sommes les premiers à avoir mis une main sur une terre, et une partie (de nous) sur une étoile!"

D'un jeune écrivain - poète tout cela est sorti en 1937. Et celui qui scrute son œuvre attentivement, y découvre des merveilles étonnantes, qui se développent toujours crescendo, d'une manière sans relâche. On voit dans son introduction pour le *divan d'al – Akḥṭal al – Ṣaghīr*, comment sa langue devient plus éthérée, plus innovatrice, en expression et en image. Là est la valeur d'un bon génie, qui veut, qui peut répondre à ce que La Bruyère avançait comme nécessité, pour une bonne créativité, j'y reviens encore un peu :

« Tout l'esprit d'un auteur, écrit toujours La Bruyère, consiste à bien définir et à bien peindre. Moïse, Homère, Platon, Virgile, Horace ne sont au-dessus des autres écrivains que par **leurs expressions et par leurs images** : il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement »⁴⁰.

Il faut donc écrire avec « des expressions et des images » innovatrices, créer nouvellement la langue, avec ses forces particulières, sans la détruire ou l'éloigner de sa bonne tradition, qui consiste à « écrire naturellement, fortement, délicatement ». Lui, le grand Sa^ʿīd est un des plus grands maîtres de la langue et de la culture arabes. On lui a reproché de détruire certains aspects de la langue. Mais lesquels ? Ceux qui l'ont dit, qui le disent encore, sont loin de la réalité de leur langue et de leur culture. J'ai assez insisté, dans mon livre « Les Magiciens du Mot », sur certaines formes linguistiques, chez lui et entre autres chez son grand ami Bshāra l – Khūrī ou al – Akḥṭal al – Ṣaghīr, comme l'emploi du pronom relatif *alladhī*, réduit dans le dialecte (non seulement dans le dialecte libanais) à *ellī* ou *el* que les

³⁹ Sa^ʿīd ^ʿAql : *Shi^ʿruhu wa – l – nathr*, I, Qadmūs, 146.

⁴⁰ La Bruyère, *ibid.*, 135, n° 914.

deux collent à un verbe, alors que des ignorants de la langue l'ont pris pour un article déterminé (*al*). Je n'y reviens pas ici. Mais il est bon de citer quelques petits vers de Bshāra, qui montrent un esprit indépendant, très conscient de la valeur prophétique de sa poésie (et chez Saʿīd de sa prose aussi)

*Yā antumu l – ghāwūna fī kutubī
Wa – l – mumtaṭūna damī bilā sababi
Ūṣīkumu : in muttu fa – djtanibū
Shiʿrī . . . Fa – innī rāṣidun adabī !
Lā ḥaqqā fī ghuṣnī wa – fī zaharī
. . . Illā li – man mithlī ṣilālu nabī !⁴¹*

„O vous qui êtes dévoyés par rapport à mes livres,
Et qui tendent les bras contre mon sang, sans (aucune) cause,
Je vous conseille : si je meurs, évitez
Ma poésie . . . Car je suis gardien de ma littérature !
Nul n'a droit ni à ma branche, ni à mes fleurs
Sauf celui qui est comme moi l'ombre d'un prophète ».

Et combien ces mots sont aussi valables pour Saʿīd ʿAql, auquel s'appliquent admirablement bien les mots cités plus haut de Georges Ghrrayib dans son livre

Mahmā ḥāwalū an lā yunṣifūhu, fa-l-ʿaṣru ʿaṣruhu . . . damaghahu bi-khatmihi – shāʿū am abaū ! . . . wa-mahmā ḥāwalū an yartaddū bihi ilā māḍin, fa-l-ghadu bihi ātin . . .⁴²

« Quoiqu'ils essaient de ne pas lui être équitables, l'époque restera son époque . . . (car) il lui a apposé son sceau – qu'ils le veuillent ou non ! . . . Et quoiqu'ils essaient de le ramener vers un passé (révolu), le jour à venir le ramènera (à nouveau) . . . ».

Il a toujours témoigné d'une alliance éthérée de l'expression et de l'image, qui font le charme d'une littérature qui n'a pas, qui n'aura pas d'âge. Voyons quelques vers d'*al – Midjdaliyya*, pour changer de registre, qui attestent cette alliance du simple avec l'inaccessible, et qui lui assurent de perdurer, aussi longtemps qu'il y a des gens

⁴¹ Al – Akhtal al – Ṣaghīr, *al – Dīwān al – akhīr: ʿUmrī al f ʿām*, Beyrouth 1981 (première éd.), *al – waṣiyya l – ghāḍiba*, 133.

⁴² Georges Ghrrayib, *Maʿ Saʿīd ʿAql*, 10.

cultivés, qui ne veulent pas de mode passagère, qui est rejetée à peine née. Ceci ne conduit pas loin, sur le chemin d'une orientation valable, dont a besoin le monde d'aujourd'hui. Il s'agit de la première page de cette pièce de théâtre, amenée après les réflexions sur la poésie, présentée plus haut :

Naghmatun ādhanat wa - ṣaḥwun adā'a
Fī muḥayyan
Hayhāna min na'mā'a.
Tatarā'ā fīhi l – amāniyyu
Zarqā'a,
Wa – tafnā
‘Ibra l – ru’ā
Baydā'a
Nuzhatun li – l – ‘uyūni
Taghwā bihi
Wahman
Wa – tanhaddu dūnahu i‘yā'a . . .
Ahwa hammu l – humūmi
Djāra
‘Alā khaddayni,
Ḥattā la – fī l – hudū'i sṭidāmu,
Am djamālu l – wudjūdi
Djummi'a fī thaghrin
Wa – alwā,
*Fa – kullu ḥusnin ḥuṭāmu.*⁴³

„Une mélodie s'est approchée et une clarté jeta sa lumière
Sur un visage
Lointain des bonnes grâces.
Sur lequel apparaissent les désirs
Bleux,
Et finissent par se réduire à néant,
A travers les visions,
Blancs.
Une promenade pour les yeux
Séduits par lui
Par illusion,
Pour s'écrouler à ses pieds d'épuisement.

⁴³ Sa'īd 'Aql, *Shi'ruhu wa l – nathr*, I, al - Midjaliyya, 97, 111.

Est – ce le souci des soucis,
 Qui s’est attaqué tyranniquement
 A deux joues,
 De telle manière que cela a provoqué dans le calme un heurt,
 Ou bien c’est la beauté de l’existence,
 Qui est réunie dans une bouche
 Et se détourna,
 De sorte que chaque beauté est débris ».

Une langue simple, mais nécessitant la réflexion, car elle agence ces vocables arabes, qui peut – être ne sont pas dans beaucoup de textes, surtout modernes, mais que l’on trouve dans tous les grands dictionnaires, très facilement. Il les agence à sa manière, il les ensorçèle de sa magie, et crée avec eux des situations, des visions, des images nouvelles qui sont à lui. Car, il faut le répéter avec Antoine Qāzān, qui l’a assez loué comme on l’a vu plus haut, "il choisit ses vocables et les couplent vers plus de perfection. Et combien le mot porte juste le contraire de sa signification, avec une extrême habileté, qui témoigne sans tarder d’un poète colossal. Il appartient aux génies du Mot dans cette époque, en effet un terme apporte au livre de la rosée, et un autre lui brûle le papier".

Et quelle douceur émane toute suave, pleine d’une musicalité propre à lui, dont on a vu la liaison avec la vraie poésie, dans les pages analysées plus haut, de la première pièce qu’amène son oeuvre complète :

*Ayyu tīhin, yā rabbi, ayyu maqādīra taqādhafna ‘izzatī wa – qiyādī ?
 Anā fī ḥayratin, uhādinu dahrī, wa - ahuzzu l - ālāma mil’ a fu’ādī*⁴⁴

« Quel désert, ô Seigneur, quelles mesures se sont jetés l’une à l’autre ma fierté et ma conduite ?

Je suis dans la perplexité, je cherche l’armistice avec mon époque, et je berce les douleurs, à plein coeur ».

Dans toutes ces pièces, où les noms propres fourmillent, de tous les coins du passé phénicien et biblique, il se montre en parfaite harmonie avec sa langue arabe, ne la heurte pas, comme on l’a souvent dit à tort

⁴⁴ Ibid., *Shi’ruhu wa l -nathr* , I, *Bint Yaftāh*, 22.

de Sulaymān al – Bustānī, dans sa magnifique traduction de l'Iliade d'Homère, où trop de noms grecs devaient apparaître, automatiquement, dans certains vers. Ici, ʿAql a sans doute plus de compétence linguistique, et de doigté pour l'harmonie des vers, et pour leur musicalité, car la poésie est avant tout musique, comme il l'a dit, et comme l'histoire de la poésie arabe le montre jusqu'à l'évidence.

Saʿīd ʿAql a son monde qu'il faut respecter, et ne pas lui demander ce qu'il n'a aucune envie de développer, de montrer. Ce qu'il a laissé derrière lui comme production, aussi bien en poésie qu'en prose, a de quoi étonner par son degré génial, particulièrement élevé. C'est pourquoi je lui ai consacré ces quelques pages, encore ici, étant conscient de sa valeur immense, comme écrivain d'une créativité exceptionnelle; et il m'est un plaisir, et un honneur particuliers de l'honorer, avec l'Université Saint – Esprit de Kaslik, et derrière elle avec tout le Liban, car HONORER Saʿīd ʿAql, c'est sans aucun doute HONORER LE LIBAN, et il n'y aura pas un second Saʿīd de son niveau, auquel pourrait revenir tant d'honneur ! En même temps, j'aimerais exprimer un regret immense de voir que des génies aussi rares ne soient pas au milieu de l'intérêt, d'abord des spécialistes occidentaux, qui auraient eu le devoir d'attirer l'attention sur leurs oeuvres particulièrement remarquables, afin que les instances internationales les regardent de près et leur accordent l'attention, et partant l'appréciation qu'on attend de telles institutions de la culture, au lieu de distribuer les honneurs, et bien sûr les prix, selon des aspects souvent purement politiques, à droite et à gauche. Un grand écrivain est avant tout grand, quand il donne à sa langue et à sa culture des contours insolites, particulièrement ingénieux, car c'est de là que doit sortir avant le renouveau de tous ces pays en bouleversements permanents: Regarder, lire, aimer leurs patries, se plaire à y vivre, avec ses voisins, devenir de vrais citoyens, de vrais concitoyens du monde, qui aident par leurs esprits de guides, pour leurs peuples, à assurer de meilleures bases pour cette «Convivialité», en faveur de laquelle nous devons tous lutter, et en premier lieu les spécialistes de la matière. Tout cela est omniprésent dans les œuvres de tels pionniers sociaux, de ces "Magiciens du Mot", qui donnent à la vie un sens nouveau. Saʿīd ʿAql est à leur avant - garde, en premier "Magicien, en éclairer". Quel honneur pour son pays! Et la meilleure statue qu'il faut lui ériger, c'est d'honorer son enseignement, car il a de quoi revitaliser l'être, avec ses Mots, d'une beauté exquise et pleine d'enchantement.

